

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 18

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le concert de l'*Union Chorale*, sous la direction de M. R. Wissmann. Encore est-il superflu de parler de cette société, après ce que j'en ai dit à propos de la « Fête cantonale des Chanteurs vaudois », même si je tiens compte du fait qu'elle chanta moins bien à la Cathédrale que dans la cantine. Quant aux solistes, c'étaient M. L. Frölich, comme à Montreux, et M^{me} H. Luquiens qui, malheureusement, ne réussit pas à s'identifier au rôle très germain d'*Ingeborg*.

On me signale, à Broc, un grand concert régional fort bien réussi des sociétés chorales de la Gruyère, de la Glâne et de la Veveyse ; à Monthevy, la réussite non moins grande de la fête des « Musiques du Valais », à laquelle trente-quatre sociétés prirent part avec un effectif de plus d'un millier d'exécutants.

Enfin, le Conservatoire de Fribourg a donné le 23 mai sa XI^{me} matinée de musique de chambre avec un très beau programme : Mozart (quatuor en ré mineur, N° 15), Brahms (Huit « Zigeunerlieder », op. 103), Haydn (quatuor en ré mineur, N° 10). M^{me} L. Hartmann (soprano), M^{me} Genoud-Eggis (piano) et le quatuor de MM. L. von der Weid, J. Cuony, P. Häslar et J. Marmier prétaient leur concours... Non, la musique, la *bonne* musique même n'est pas morte.

G. H.

Suisse allemande.

Une ou deux auditions seulement à signaler, dans une chronique qui n'a point la prétention d'être complète, mais voudrait au moins noter les événements intéressants : à Berne, les élèves du Gymnase municipal donnent au Théâtre, sous la direction de leur maître M. E. Hoechle, une représentation très louable du *Joseph* de Méhul, — et le « Männerchor » que dirige M. Henzmann monte, au nouveau Casino, *Le Cadi dupé* de Chr.-W. de Gluck, dont on sait le charme mélodique et le comique de bon aloi. M^{mes} Inmenhauser, Steiger et Streit prenaient le concours de leur gracieux talent. — A Bâle, en plus du concert de « printemps » (le programme le disait autant que la date) du « Männerchor », sous la direction de M. C.-J. Schmidt et avec le concours de M^{me} Bürger-Mathys, voici deux superbes auditions d'orgue de M. Ad. Hamm : J.-S. Bach, C. Franck, Max Reger, etc. On sent, au programme comme à l'exécution du reste, la joie de l'homme qui ne recule devant aucune peine pour ouvrir à la foule les trésors de la littérature musicale de son instrument. — Glaris a réuni en une fête spéciale, concerts sans concours, les sociétés chorales d'hommes de la III^{me} catégorie (chant artistique facile) de la « Société fédérale des chanteurs ». — Enfin, à Baden, M. Carl Vogler a organisé avec l'excellent chœur mixte que nous connaissons de la dernière réunion de l'A. M. S., une exécution des *Saisons*, destinée à commémorer le centenaire de la mort de J. Haydn. On dit le plus grand bien des chœurs et des solistes : M^{me} Lobstein-Wirz, MM. J. Hürlimann et H. Vatterhaus, — et l'immortelle jeunesse de l'oratorio de Haydn s'est une fois de plus pleinement révélée.

La Musique à l'Etranger.

ALLEMAGNE

8 juin.

Quelle chance d'avoir à lire, et de la plume autorisée et spirituelle de M. Jacques-Dalcroze, au lieu d'avoir à l'écrire, le compte-rendu de la 45^{me} Assemblée annuelle de la Société des compositeurs allemands, à Stuttgart. Je m'en effrayais déjà. Il y a toujours à ces fêtes tant d'appelés et si peu d'élus ! Et l'on s'écarte si fort des intentions du noble fondateur de l'Association ; on est si loin du large désintéressement que Franz Liszt déployait à découvrir et à pousser de jeunes inconnus qui n'étaient pas que d'habiles faiseurs... Est-ce à dire que les musiciens d'Allemagne ont tous obtenu la juste reconnaissance de leurs mérites ? ou qu'il n'y a rien à prendre de saillant dans leur plus récente production ? ou que ces Messieurs du Comité ont oublié de chauffer leurs lunettes ?... Si l'on n'avait eu cette année, à Stuttgart, les trois représentations théâtrales : *Misé Brün* de Pierre Maurice, *Princesse Brambilla* de W. Braunfels et *Maja* de Adolf Vogl, la partie purement musicale aurait brillé par sa pauvreté... Je rapporterai sans autre, et parce que sa modestie l'empêchera d'en parler, le succès qu'a remporté là, comme partout où il a tenu des conférences, M. Dalcroze expliquant sa méthode de gymnastique rythmique, musicale et esthétique ; mais l'enthousiasme du public n'est rien, auprès des deux engagements qui

s'en sont suivis, celui que l'Intendant, baron de Putlitz, a aussitôt proposé à M. Dalcroze pour un cours de plusieurs mois à faire au personnel du Théâtre même, et celui par lequel le directeur du Conservatoire, Max Pauer, a attaché un disciple du maître genevois au fameux Institut musical de Stuttgart. Ce sont là des résultats positifs.

La 85^{me} fête de musique du Bas-Rhin a offert de très beaux moments : le fameux chœur d'**Aix-la-Chapelle** s'est fait tout particulièrement admirer dans les pièces *a cappella* (je n'y peux rien) de Bach, Brahms et P. Cornelius, dans les *Saisons* qui commémoiraient le centenaire de Haydn, dans le finale des *Maitres-Chanteurs* : il est rare de rencontrer à la fois le fondu et la netteté, la vigueur et les nuances, comme dans cet ensemble vocal que dirige supérieurement M. le prof. Schwickerath, chef de musique de la ville. M. Max Schillings, enfant rhénan, a eu les honneurs d'un enfant prodigue : le premier acte et la Fête des Moissons de son *Moloch*, présenté en liberté, a transporté la foule. Il y a ainsi des œuvres dites de théâtre dont, après un temps et la moitié d'un temps, on ne sait plus que des fragments réservés à la salle de concerts ; le public qui ne se résout quand même pas à tolérer sur la scène une action (?) sans vie, ne laisse pas que d'apprécier encore, sous forme d'oratorio, une musique très probe, très sincère, si sincère et si probe que, faute de pouvoir dramatiser son sujet, elle en abandonne délibérément le dessin. L'attraction sensationnelle des fêtes fut la présence de M. Richard Strauss, dans ses doubles rôle et qualité de chef d'orchestre et de compositeur. Ah ! le *Tasso* de Liszt mené par cette baguette ! Si nous en croyons un critique peu soucieux de se contredire, « pour ceux qui ont entendu ces sons élégiaques et héroïques, il n'y a pas de propagande plus efficace et plus persuasive en faveur de Liszt ». Le secret de ce prodigieux effet ? Le Docteur Strauss n'hésite pas à amputer l'œuvre de moitié, et c'est le même critique qui le constate : il prend les mouvements « exactement deux fois plus vite que Liszt ne les indique ». On n'est plus personnel dans l'interprétation des maîtres. C'est un rien, mais un rien singulièrement caractéristique : tout pour l'effet extérieur ! Pourvu que ça brille, tout passera pour de l'or ! Qu'un Alfred Westarp s'efforce de prolonger la vibration émotionnelle de la V^{me} Symphonie de Bruckner par un ralentissement sage et mûrement combiné des tempi usuels (on sait que tous les musiciens exécutent trop vite et qu'un Beethoven par exemple obtenait de grands effets en ralentissant ses gradations pour donner à chaque note le temps matériel de porter), il ne se trouvera pas assez de mâtins hargneux pour crier à la profanation ; mais que l'homme célèbre rudoie une œuvre en vue d'une grossière épate, les mêmes chiens de garde du Grand Art seront assez badauds pour bayer d'aise au prétexte tour de force. En outre, M. Strauss eut le bon goût d'apporter au concert la *Danse des voiles* de sa *Salomé*. On s'est demandé ce qu'elle venait faire dans cette galère, mais on en a mieux pénétré l'inanité musicale ; à la scène du moins on a la danseuse à regarder. Enregistrons le succès délivrant de la *Sinfonia domestica*, page de journal d'une famille bruyante. Solistes : M^{me} Tornauer-Hœvelmann, M. Hermann Weil de Stuttgart, M. Ludwig Hess de Munich et le petit Franz de Vecsey.

Mais voici le fait capital de cette fin de saison : une simple audition d'élèves au Conservatoire de **Strasbourg**. La nomination de M. Hans Pfitzner y avait été accueillie avec une froide indifférence ; un correspondant de revue parisienne, réputée pour l'abondance aussi superficielle que prétentueuse de son information, avait résumé l'opinion publique, — c'est plus court, mais pas toujours plus sûr que de se former un jugement personnel, — en témoignant d'un parfait dédain pour le nouveau directeur et sa « musique de Kapellmeister ». Aujourd'hui on déchante. On ne connaît pas encore Pfitzner comme compositeur, mais on a compris ce qu'il vaut comme maître. On ne parle de rien moins que de voir Strasbourg redevenir un des centres musicaux, un des foyers d'art de l'Allemagne du sud-ouest, et c'est l'œuvre d'un homme, en un an. Ce serait, s'il en avait besoin, la consécration de M. Hans Pfitzner. Disons plutôt que c'est la réhabilitation du public strasbourgeois. Il se rend compte désormais que la présence de Pfitzner est un honneur pour lui, et il exulte de voir le Conservatoire, relevé d'un coup, produire des résultats tels qu'on n'avait plus le souvenir que quelque chose de semblable fût possible. Au programme, six scènes d'opéras, choisies dans *Hans Heiling*, le chef-d'œuvre de Marschner, dans *Freischütz*, les *Maitres-Chanteurs*, l'*Armurier de Worms* de Lortzing, dans *Lohengrin* et *Hänsel et Gretel*, et pour exécutants, des jeunes gens dont il faut retenir les noms : M^{les} Paquereau, Unterstein, Rohr, Metz, MM. Niklaus, Rosenstiel, Hertling ; leurs belles voix, leur talent déjà formé, ne donnent plus l'impression d'élèves, mais d'artistes sûrs d'eux-mêmes, convaincus et surtout conscients de leur tâche artistique. Et ce qui a produit une vive sensation, ce fut de voir une jeune fille de 18 ans, M^{lle} Suzanne Ducas, déjà applaudie pour sa voix charmante (*Ænnchen* du « *Freischütz* »), monter au pupitre et diriger les 75 professionnels de l'orchestre municipal, dans les *Maitres-Chanteurs* de Wagner, avec une énergie, une sûreté, une aisance tout simplement admirables. Les acclamations ne se sont pas fait attendre ; le rideau a dû se lever plusieurs fois et comme, à la fin de la soirée, le public ne cessait d'applaudir, les élèves ont entraîné sur la scène leur maître Pfitzner : les ovations les

plus chaleureuses le dédommagèrent des incompréhensions antérieures. Quatre suivants concerts d'élèves constituèrent autant de succès pour les différentes classes.

A l'occasion du *Sængerrieg*, la ville de Francfort inaugurerait une salle des fêtes construite par l'architecte munichois Prof. v. Thiersch ; l'acoustique laisse à désirer ; cependant quand toutes les places sont occupées, les effets d'écho deviennent moins gênants : à la répétition générale l'impression fut pénible.

Le *Sængerrieg*, comme l'on sait, est un concours de chorales d'hommes qui doivent compter au moins cent membres, sans aucun chanteur de profession ; le prix de l'Empereur qui est en jeu, n'appartient définitivement à une Société que lorsqu'elle l'a conquis trois fois. Le morceau du concours est connu six semaines à l'avance. C'était cette année, sur la *Rheinsage* de Emm. Geibel, une vaste composition pour chœur double, hérisseé de nombreuses difficultés, qui exige des ténors plusieurs *si* élevés et fait descendre les basses jusqu'au *contre-re* ; l'auteur en a été proclamé, selon l'usage, le premier jour des fêtes ; M. Aug. v. Othegraven, fils du président de la Chorale d'hommes de Cologne. L'Empereur aurait, paraît-il, carrément désapprouvé le genre et la façon de ce morceau qui ne répond nullement à ses intentions. — La Société chorale des Instituteurs de Berlin avait à défendre le prix qu'elle détient d'il y a six ans ; mais elle se l'est vu enlever par la Société de Cologne qui l'avait déjà obtenu au premier concours à Kassel ; ce chœur de 223 chanteurs n'a donc plus qu'à le gagner une fois pour en devenir l'heureux et définitif possesseur.

Munich est dans le marasme. La division est au camp. Une atmosphère lourde pèse sur le monde musical. Une nouvelle affaire faillit éclater à propos du festival Brahms annoncé pour la mi-septembre. La Société chorale, direction L. Hess, après avoir accepté de faire sa partie, a refusé de marcher de conserve avec l'orchestre des Tonkünstler. D'autre part, l'orchestre du Concertverein (Tonhalle), toujours tenu en quarantaine par le D. M. V. (Deutscher Musiker Verband) de Berlin, ne peut jouer en compagnie d'autres musiciens, ce qui est absolument déplorable maintenant qu'il a été si magistralement dégrossi par Ferd. Lœwe. Très sage, sans vouloir rien entendre des disputes locales, la Société Brahms, que préside le prince de Meiningen, s'est assuré le concours de chanteurs non munichois, et les fêtes auront lieu par-dessus la tête des clans et de la critique. Elles promettent d'être très intéressantes. On attend de même avec impatience les concerts du cycle Beethoven-Brahms-Bruckner que M. F. Lœwe donnera à la Tonhalle en août, dans l'intervalle des représentations wagnériennes, et qui ne manqueront pas d'être très beaux ; ils n'autorisent qu'un reproche au directeur, c'est que, disciple et apôtre de Bruckner, il n'aït encore inscrit qu'un choix de symphonies de son maître aux programmes : c'est une concession qu'il devrait être le premier à refuser courageusement. Si ce n'est pas Lœwe, qui done apportera cette révélation des neuf symphonies de Bruckner d'affilée ? Dussent-elles engendrer la monotonie, la fatigue, il faudrait en avoir une fois le cœur net. — Une tentative de réveiller la vogue d'*Elektra* a piétinement avorté. On l'a transbordée avec pompe au Théâtre du Prince-Régent : mais là, perdu dans l'abîme mystique, l'orchestre s'est presque fait regretter ; non seulement on a entendu les voix, mais on n'a plus retrouvé l'émotion des grands éclats qui sont donc l'attractif breveté de la partition. Le public, dédisappointé, — et il y avait un bon quart de la salle vide, — n'applaudit pas de quoi faire relever trois fois le rideau.

MARCEL MONTANDON.

BELGIQUE

La plupart des manifestations musicales du mois de mai se donnaient en séances *extraordinaires*, à l'exception du dernier Concert Durant, réservé à quelques compositeurs belges. Cette dernière audition avait été très soignée et nos auteurs n'auraient eu qu'à se réjouir, si un malencontreux enroulement n'eût à peu près privé de ses moyens un fort bon ténor local, M. Lheureux, chargé des soli. C'est ainsi que des beaux *Chants d'amour* d'Arthur de Greef, on ne put guère apprécier que la partie orchestrale qui d'ailleurs n'est pas des moindres, et tout à fait remarquable par la finesse, le choix, l'expression des timbres et des harmonies. — Malgré une orchestration sûre et colorée, la cantate jubilaire *Ludus pro Patria*, de Paul Gilson, ne paraît guère ajouter quelque chose à la réputation de ce merveilleux musicien qui nous a rendus exigents, simplement par ce qu'il nous a donné de supérieur.

Des deux œuvres orchestrales de M. Durant et de M. de Boeck, je ne signalerai spécialement que les fragments importants d'un drame : *Les Gnomes du Rhin*, du second, pour leur grande valeur musicale et pittoresque surtout.

Et maintenant, passons aux séances extraordinaires. D'abord, une double audition (Anvers et Bruxelles), très bonne dans l'ensemble, surtout de la part du baryton-solist, M. Steiner (Vienne), de l'*Elie* de Mendelssohn, par les deux sociétés chorales allemandes de Bruxelles et Anvers, avec l'orchestre des Nouveaux-Concerts de cette dernière ville. Puis, un superbe concert Ysaye dont le maître faisait à peu près seul les frais. Trois con-

certi italiens (Corelli, Vivaldi et Viotti) dans une interprétation inoubliablement pure, chantante, souple et expressive, et pour la première fois à Bruxelles — après Vienne, — le concerto de Brahms par le grand maître belge. Il s'en dégageait une grandeur, un relief, une profondeur et une élévation devant laquelle je ne comprends surtout pas la critique déniante. Ce n'est pas parce qu'on a gardé et affirmé sa *personnalité*, si originale qu'elle soit, qu'on est un « cabotin » et ceux qui connaissent Ysaye savent la simplicité et la sincérité de son grand cœur et de son grand art dont un esprit très ouvert et cultivé complète la valeur transcendante. On peut discuter ses points de vue et ses interprétations, mais non pas les entacher d'une vanité personnelle tout à fait absente chez cet artiste. Que devrait-on dire alors de l'impudente réclame de Kubelik, lequel joua successivement à Liège, Anvers et Bruxelles, annoncé partout avec le même tapage outrancier ! Il a étonné et intéressé par sa technique les virtuoses et élèves du violon, et emballé le gros public par ses tours prodigieux. Mais je ne lui connais aucune sympathie d'artiste ; il l'est assurément trop peu lui-même !

Les fêtes du 75^{me} anniversaire de l'Université de Louvain ont provoqué deux manifestations musicales, flamande et wallonne : à la première, la *Katharina* de Tinel fut donnée en *oratorio*, et présentée ainsi, elle semble encore mieux répondre à sa destination qu'au théâtre où, cependant, elle eut un grand succès. L'orchestre et les artistes de la Monnaie l'ont interprétée sous la direction de M. Léon Dubois. Le lendemain, cet autre maître de l'art musical chrétien, César Franck, était représenté par d'importants fragments de ses *Béatitudes*. Des pages excellentes d'Em. Mathieu et Joseph Jongen précédaient cette sublime musique. M. Jongen en a fort bien dirigé l'exécution.

Le théâtre de la Monnaie, après une étonnante activité de huit mois — avec 273 représentations — vient de fermer ses portes. En supplément, il nous a encore donné le *Beethoven* de M. René Fauchois, par la troupe du Théâtre français (Odéon). Malgré le mérite littéraire de cette œuvre, je ne puis dire qu'une chose : c'est que ces *matérialisations théâtrales* de si grandes vies et de si grandes âmes ne sont guère à encourager, surtout dans cette présentation réaliste. On préférerait se contenter des entr'actes symphoniques de cet essai dramatique, ceux-ci étant choisis parmi les plus belles pages de Beethoven. Cela revient à un beau *concert*, et là vraiment, le maître nous apparaît autrement grand et vivant, dans la douleur comme dans la joie, et dans son amour sublime qui s'étend à toute l'humanité.

MAY DE RÜDDER.

ITALIE

10 mai.

C'est au concert presque uniquement qu'il faut chercher des traces d'une activité musicale, du reste fort médiocre, en ces dernières semaines. Les représentations théâtrales sont réduites presque partout à des spectacles à bon marché, opéras populaires qui n'offrent rien d'artistique ni d'attrayant. Ceux-ci sont éclipsés en outre par l'*opérette*, montée par des troupes nombreuses et parfois d'une culture musicale suffisante, troupe dont la mise en scène ne laisse rien à désirer, lorsque même elle n'est pas luxueuse. Des artistes telles que Silvia Marchetti, la Vecla, la Carisenda rivalisent assez heureusement avec les chanteuses ordinaires d'*opéra* et, obligées à un répertoire très vaste, elles leur sont généralement supérieures au point de vue du jeu. Ce qui ne veut point dire que je me propose de chanter les louanges des *Geisha*, des *Walzertraum*, des *Lustige Witwe* qui, dans des traductions horribles, remportent hélas ! à Rome comme à Milan, à Florence, à Bologne, à Turin et partout des succès mirobolants. L'*opérette* triomphe donc avec le cinématographe, — et c'est à tel point qu'on donne à Rome, dans des théâtres de troisième ordre, deux, trois et même quatre spectacles par jour, de deux heures en deux heures, en commençant à 4 h. de l'après-midi. C'est l'invasion du Palatin par la Suburra, mais il faut évidemment rappeler le proverbe qui chante, lui aussi : *tutti i gusti son gusti*.

Revenons-en au concert, en ne parlant naturellement que des grandes auditions. La saison qui vient de finir au *Corea* de Rome, après trente auditions qui ont eu lieu dès la première semaine de décembre, est certes la plus importante et la plus typique. Milan, Florence, Naples ont eu des concerts d'orchestre remarquables, mais à Rome, cette saison a consacré — c'est bien le mot — définitivement l'institution des concerts symphoniques populaires. A vrai dire le qualificatif de « populaire » n'est pas absolument celui qui convient aux séances du *Corea*, car il s'agit d'auditions presque exclusivement symphoniques (les solistes n'y font que de rares apparitions), sans limitation de programme et, le plus souvent, des matinées. Néanmoins celles-ci furent suivies par une masse imposante d'auditeurs, dans l'immense amphithéâtre qui fut autrefois le mausolée d'Auguste, l'*« Augusteum »*.

Une première fois, avec beaucoup de courage, Carlo Pedrotti, le maître illustre et si unanimement regretté, avait essayé d'organiser des concerts populaires, vers 1870, à Turin. Depuis lors, la question se traînait en Italie et la difficulté jamais vaincue d'arranger des concerts à la portée du peuple était surtout une difficulté de local. Aucune ville jusqu'à ce jour n'avait réussi à mettre à la disposition de la musique seule, une grande salle indépendante, libre à toute heure pour les répétitions et les concerts. L'« Augusteum », c'est-à-dire le Corea remplit ces conditions et les améliorations qu'on lui a fait subir au point de vue de l'acoustique l'ont rendu si non excellent, du moins pratique. D'autre part, le contrat passé entre la municipalité et l'Académie de Ste-Cécile, pour la réalisation matérielle et artistique des concerts, n'offre pas d'inconvénients majeurs. C'est donc un grand foyer de lumière artistique et un élément vivant de culture sociale qui ont été inaugurés à la satisfaction générale. J'ai fait entendre qu'aucune limite n'était imposée aux programmes. Il convient d'ajouter cependant que ces derniers pourront être élargis encore, lorsque nous aurons, dans cette salle, un grand orgue et que nous pourrons compter, à Rome, sur une bonne société chorale mixte, si difficile à établir maintenant d'une manière stable.

On a réussi cependant à donner cette année quatre auditions de la *IX^{me} symphonie* de Beethoven, deux à Noël et deux au moment de la clôture, — si bien que l'œuvre du grand symphoniste (on a exécuté toutes les symphonies, à l'exception de la *VIII^{me}*) a été le « clou » de la saison.

On se rappelle sans doute que M. Carl Panzner avait inauguré ces concerts et qu'il avait eu la tâche particulièrement lourde de donner à l'orchestre (encore instable) une certaine homogénéité. Après lui, vinrent tour à tour une foule de chefs nationaux et étrangers : Mascagni, Molinari, Polacco, Fano, Gui, Schneivoigt, Nedbal, R. Strauss, Mengelberg. Le plus grand succès est sans doute allé à ce dernier, admirable conducteur, musicien d'élite qui, par des interprétations absolument supérieures, a su s'emparer à la fois des artistes de l'orchestre et du public.

Parmi les nouveautés les plus intéressantes, il faut mentionner la *Domestica* et la *Vie d'un héros* de R. Strauss, les *Tentazioni di Gesu* de Fano et l'ouverture des *Baruffe chiozzotte* de Sinigaglia, simple lever de... concert d'une vivacité et d'une fraîcheur délicieuses.

L'orchestre du Corea sera prochainement organisé d'une manière stable et ses concerts auront alors un avenir magnifique. Par eux, Rome pourra gagner sa place dans l'opinion publique, car — à quoi sert de le cacher — la Ville éternelle est actuellement réputée pour être la ville la moins musicienne de toute la péninsule. Cette opinion tombera heureusement et d'autant plus que la grande ville n'a point contre la musique étrangère l'hostilité qu'on lui a supposée. La catastrophe récente de *Pelléas*, par exemple, avait fait croire que la musique française était en général mal accueillie à Rome. Une plume élégante et gracieuse a bien voulu s'employer à dissiper cette erreur : Mlle Hélène Barrère, fille de l'ambassadeur de France à Rome, artiste de race et d'inclination comme son père, vient d'écrire à ce sujet à la *Revue musicale de Paris*, un article admirable dont Italiens et Français lui seront également reconnaissants et dont il faut la féliciter bien chaleureusement.

IPPOLITO VALETTA.

Association des Musiciens suisses.

Dixième assemblée générale ordinaire, à Winterthour, le 27 juin 1909,
à 8 heures du matin. au Casino, 1^{er} étage (Salle de la Bourse), rue du Musée.

Ordre du jour. — 1. Lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale. — 2. Rapport du comité sur l'exercice écoulé. — 3. Rapport de M. le Dr Nef sur la bibliothèque de musique suisse. — 4. Nomination du Comité (MM. les Drs Hegar et Munzinger déclinent une réélection). — 5. Nomination des vérificateurs de comptes. — 6. Propositions individuelles.

Pour le Comité : E. RETHLISBERGER.

* * *